

Giono lecteur de Stendhal, une histoire d'amour

Compte rendu de communication du 17 avril 2025 (BEP Grenoble)

Pendant plus de quarante ans, des années 30 à 70, l'auteur idolâtré de *La Chartreuse* aura nourri et fécondé l'œuvre gionienne, dans une intertextualité passionnée où cet immense lecteur qu'était Giono a alimenté ce que Pierre Michon appelle la « bibliothèque neuronale » de tout véritable écrivain.

Tout lecteur attentif remarque d'emblée dans les romans d'après-guerre (*Angelo*, *Le Hussard sur le toit*, *Le Bonheur Fou*, mais aussi *Noé*, *Le Moulin de Pologne*, *Les Ames Fortes*, *Voyage en Italie*) cette coloration particulière plus ironique et humoristique, ces thématiques semblables de liberté, de tendresse et de chasse au bonheur. Il faut connaître la passion de Giono pour son illustre prédécesseur, visiter son extraordinaire bibliothèque stendhalienne au Parais, à Manosque, pour mesurer ce que cet incessant dialogue révèle de parenté, voire de « gémellité », aux antipodes de toute « imitation » servile.

Giono découvre *La Chartreuse de Parme* en 14, pendant la Première Guerre Mondiale. Il emmène l'œuvre-talisman dans les tranchées, dans la petite édition Nelson que l'on « pouvait emporter dans le sac sans qu'elle pèse trop lourd »¹. L'éblouissement fera long feu. Giono se replongera vraiment dans l'œuvre stendhalienne en 1938, et ce de façon décisive. *Journal* : « Depuis environ quinze jours, je lis du Stendhal. J'ai reçu 60 volumes du Divan. » Il le retrouve « toujours clair, tendre, mélancolique, juste, toujours succulent d'une richesse extraordinaire » (25 Octobre 1938). Il le garde à portée de la main, et le fait amoureusement relier de cuir rouge sombre. « Pas une ligne qui ne soit un délice. J'ai fait la guerre avec *La Chartreuse de Parme*. A cette époque, j'avais écrit sur le livre mon enthousiasme, mais je n'imaginai pas quelle joie cet écrivain me réservait avec la plus mince de ses phrases. Tout ce qu'il écrit a un profond écho en moi. »² Le dialogue est aussi stylistique : Stendhal incite Giono à sabrer, couper court, « tondre son style » (Stendhal, *Journal* t. I, 308), à recourir davantage à l'ellipse, au demi-mot ironique.

Mais cette « cristallisation » profonde se nourrit évidemment de l'évolution personnelle de Giono et de la situation dramatique dans laquelle il se retrouve lors de la Seconde Guerre mondiale. Dans cette période critique marquée par deux emprisonnements aussi injustifiables l'un que l'autre, les règlements de compte politiques dont il est l'objet ne laissent pas de nourrir une amertume tenace, un dégoût profond. Giono découvre que les hommes ne sont pas seulement des « jobards », mais qu'ils sont aussi « des lâches et des salauds ». Pour combattre la tentation du cynisme, ou d'un nihilisme mutilant (dont les éclaboussements de sang jailliront quand même ...et ce sera *Un Roi sans divertissement*), le meilleur « cordial » est sans conteste le tête-à-tête avec Stendhal, œuvre guérisseuse qui aide Giono à renaître et à se renouveler, pariant sur le sublime de l'ironie, de l'humour et d'une désinvolture souriante pour réenchanter « l'œuvre de braise » : ainsi nomme-t-il ses *Chroniques romanesques* à partir de 1947. La

¹ *Entretiens avec Jean Amrouche*, Gallimard, p.294

² *Journal*, OC, Pléiade, VIII, p.286

lecture de Machiavel est également décisive. Avec Stendhal, elle le confirme dans la conviction qu'il vaut mieux faire son bonheur tout seul, que ce bonheur exprime un savoir-être et des choix qui nous « classent », comme le dit Angelo. Cette distance aristocratique est signe d'un détachement nouveau et de l'accès à une sagesse bien pensée, faite de folie et de tendresse, d'acceptation de toutes les facettes du réel, d'acceptation du désenchantement même. Angelo, le héros du *Cycle du Hussard sur le toit*, va venir incarner cette préoccupation purement beyliste du bonheur, « qui[...]seul est signe qu'on réussit à vivre selon soi-même et non selon l'opinion et les mots d'ordre. »³

La lecture de Stendhal constitue donc dans la vie de Giono un tournant décisif qui se confond avec ce virage moral de la Seconde Guerre Mondiale, et infléchit tout à la fois ses thématiques et son esthétique.

En effet, en choisissant l'Italie et le Risorgimento dans son *Cycle du Hussard*, Giono ressuscite avec Angelo Pardi, jeune colonel de hussards, le Fabrice de *La Chartreuse de Parme*. Il opte également pour le sublime et l'ironie avec des personnages comme la très libre et altière Pauline de Théus ou l'effervescente et spirituelle Duchesse Ezzia Pardi, petite sœur de la Sanseveria. Avec Lucien Leuwen, Angelo partage le sens de l'honneur, l'horreur de l'affectation, l'idéalisme qui le pousse « à tendre ses filets trop haut » (citation récurrente dans *Vie d'Henri Brûlard, Lucien Leuwen et... Le Hussard*) : son bonheur est à ce prix, d'où un parcours fait de désillusions et d'une désertion de plus en plus radicale hors du social.

Grâce à ces personnages et univers nouveaux, comme Beyle - mais en « voyageur immobile » - Giono s'évade, se déplace loin de son époque médiocre et méprisable.

C'est en 1947 en effet, dans une situation rendue délicate par l'ostracisme éditorial dont il est encore victime, que l'écrivain termine *Angelo*, « galop d'essai » destiné à tester la valeur romanesque de son futur Hussard. Ses amis Lucien Jacques et Maximilien Vox auront ce jugement sans appel : « C'est excellent, mais tout à fait inutile ! Un pastiche de Stendhal. »⁴

Giono proteste un peu, mais obtempère, sacrifiant bravement d'un trait de plume six mois de travail et une publication bien nécessaire au vu de ses problèmes financiers... Qu'à cela ne tienne : son personnage d'Angelo refera son « entrée » romanesque en plein choléra, libre et sans filiations au début du *Hussard* : maturation et refonte qui auront été bénéfiques et feront remporter à ce roman, paru en 1951 un succès considérable, qu'il serait simpliste d'attribuer à la prétendue « coloration » stendhalienne d'après-guerre. Simplement, l'univers romanesque très affirmé de Giono rentre en « résonances » avec celui de Stendhal qui lui répond par son intensité vitale, sa liberté, son humour, dans un compagnonnage fraternel faisant évoluer l'écriture vers un style « sans graisse », « tout en muscles », en même temps qu'évolue une autre vision de l'existence, sans ressentiment ni arrière-pensées destructrices. Merveilleuse remarque de Giono répondant à Madeleine Chapsal à ce sujet : « On va d'une idée à l'autre avec une vélocité merveilleuse [...] Et puis, il y a la grandiose naïveté de Stendhal ! C'est

³ R.Ricatte, *OC*, Notice du *Bonheur Fou*, t.IV, p.1541

⁴ Cité par P.Citron, in *Giono*, Seuil, 1990, p.421 et suivantes.

magnifique, les choses sont toujours devant des yeux éblouis ! C'est un type qui admire tout, même quand il dénigre. »⁵

Le catalogue de Don Giovanni ne suffirait pas à recenser tous les emprunts, tous les points communs et motifs d'admiration.

Après-guerre, les *Chroniques romanesques* (écho transparent du titre des *Chroniques italiennes* ?) vont nous plonger pourtant dans un climat beaucoup plus sombre, d'un pessimisme teinté de grotesque. Dans ces nouvelles narrations gioniennes, plus complexes et parfois d'une modernité déroutante, disparaît complètement l'omniscience narrative propre au roman classique qui caractérisait les œuvres précédentes. Pour se divertir du vide et de l'ennui de notre condition de mortels, et nous garder des « divertissements » extrêmes que sont le meurtre et la cruauté, reste le jeu royal de l'écrivain avec une vérité des êtres et des intrigues désormais insaisissable, inscrivant désormais l'œuvre dans des labyrinthes narratifs ou récits éclatés plus proches de Borgès et Faulkner... que du grand frère stendhalien.

Malgré tout, Stendhal continue, fantôme souriant, à hanter les récits du petit frère manosquin, ne serait-ce que dans leur intérêt commun pour le « fait divers » sanglant (et le « petit fait vrai »). Pensons pour Stendhal à l'affaire Berthet, aux histoires de meurtres qui jalonnent ses *Chroniques italiennes*, ou pour Giono à l'affaire Dominici, qu'il va suivre avec passion, à l'affaire du Dr Petiot (probable inspiration de l'assassin M.V, dans *Un roi sans divertissement*), ou aux *Mémoires* de Lacenaire qu'ils ont lus et connaissent tous deux.

Deux de ces récits, *Le Moulin de Pologne* (1952) et *les Ames Fortes* (1950), rappellent de manière saisissante dans leur système narratif et leurs choix de personnages le regard distancié et critique de ces observateurs stendhaliens ironisant les mœurs d'une petite ville de province (Verrières pour *le Rouge et le Noir*, Nancy pour *Lucien Leuwen*, Carville pour *Lamiel*) : d'où, par contraste, au milieu de cette médiocrité et de ces petites gens, le relief souverain et hors normes de certains personnages d'« âmes fortes », libres, souveraines comme Lamiel chez Stendhal, ou Thérèse, son double gionien (nous noterons au passage, et sans partialité aucune, que ces âmes fortes sont la plupart du temps... des femmes !).

Ainsi, dans *Le Moulin de Pologne*, par le biais d'une « greffe » particulièrement heureuse Giono va-t-il inventer un personnage de narrateur « cleric de notaire » fort proche de ce notaire qui dans *Lamiel* ouvre le récit (pour s'effacer vingt pages plus tard), en le fusionnant à un autre caractère haut en couleur de ce même roman, le très machiavélique et bossu Dr Sansfin ! Donnant ainsi une réelle épaisseur à son personnage à la fois chroniqueur de l'histoire et acteur dans l'intrigue, Giono poursuit en quelque sorte le récit que Stendhal n'avait pu qu'ébaucher pour des raisons diverses et complexes, s'essoufflant à suivre les bonds erratiques de sa « gazelle » Lamiel, et peinant à donner une voix de premier plan à son personnage de docteur bossu.

Même travail de tressage, de jeux d'échos dans l'imaginaire créateur avec le personnage central de Thérèse dans *Les Ames Fortes* : impossible de lire ce récit déroutant sans penser à Lamiel, dont Thérèse semble directement issue. Energique personnage de jeune campagnarde libre et

⁵ Entretien avec Madeleine Chapsal, Mars 1960, in *Quinze écrivains*, Julliard, 1963, pp.71-72

sans préjugés, sa « passion prédominante », comme Lamiel (ou plus lointainement la Marquise de Merteuil des *Liaisons Dangereuses*) est également la lucidité, la curiosité, l'esprit d'analyse qui démystifie toutes les impostures, dégonfle de manière jubilatoire les baudruches des sentiments et de la morale. Ame forte qui avance « masquée » (comme Lamiel se barbouillant les joues avec du « vert de houx » pour éloigner les importuns), elle accomplira son destin de criminelle (juste ébauché dans les notes de Stendhal), « fraîche comme la rose » et sans remords.

Une recension complète « surpasse le disant » comme le disait Beyle ! Car il faudrait aussi parler de *Voyage en Italie*, ou de *Noé*, ce roman du roman et des doubles fonds de l'écriture, qui n'hésite pas à revisiter avec le plus grand naturel nombre de passages du *Voyage en France* ou de *Mémoires d'un touriste*.

Dans son « transport amoureux », son amitié un peu donjuane, le romancier nous embarque avec lui dans une arche joueuse qui ne perd pas son temps à démêler le tien du mien et situe son originalité ailleurs. Dans cet échange passionné, ces unissons troublants, les deux œuvres se livrent à d'étonnantes fugues et variations qui transcendent l'illusion d'identité à travers le temps et les siècles. En attestant, par son regard sur lui, de l'immense modernité de l'œuvre stendhalienne, permettons-nous d'affirmer ici, avec Jean-Yves Laurichesse, que d'une certaine façon, « Stendhal aussi est redevable à Giono »⁶ !

Christine Rannaud

26 avril 2025

⁶ J.Yves Laurichesse, « Giono et Stendhal : la conversation souveraine », *Bull.de l'Association des Amis de Giono*, n°40, Aut-Hiver 1993, p.110